

## Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας

Τόμ. 33 (2012)

Δελτίον ΧΑΕ 33 (2012), Περίοδος Δ'. Στη μνήμη του Δημήτρη Κωνσταντίου (1950-2010)



Κιονόκρανο με εβλήματα της οικογένειας των Παλαιολόγων από την κρύπτη της βασιλικής του Αγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης

*Pascal ANDROUDIS*

doi: [10.12681/dchae.1240](https://doi.org/10.12681/dchae.1240)

### Βιβλιογραφική αναφορά:

ANDROUDIS, P. (2014). Κιονόκρανο με εβλήματα της οικογένειας των Παλαιολόγων από την κρύπτη της βασιλικής του Αγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης. *Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας*, 33, 131-140. <https://doi.org/10.12681/dchae.1240>

Pascal Androudis

## CHAPITEAU DE LA CRYPTTE DE LA BASILIQUE DE SAINT-DÉMÉTRIOS À THESSALONIQUE AVEC EMBLÈMES DE LA FAMILLE DES PALÉOLOGUES

Αντικείμενο της παρούσης εργασίας είναι η μελέτη του μικρού λεβητοειδούς κιονοκράνου με βασιλικά εμβλήματα (δικέφαλος αετός, μονόγραμμα Παλαιολόγων, συμπίλημα, μοτίβο με τέσσερις διασταυρούμενες ράβδους) από την κρύπτη της βασιλικής του Αγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης. Τα μοτίβα αυτά και ο διάκοσμος του έργου οδηγούν στη χρονολόγησή του στις πρώτες δεκαετίες του 14ου αιώνα και την απόδοσή του σε ένα ταφικό μνημείο που συνδέεται με κάποιο μέλος της αυτοκρατορικής οικογένειας που διέμενε στη Θεσσαλονίκη κατά το διάστημα αυτό.

The subject of this paper is the study of the small cubical capital with imperial emblems (double-headed eagle, the monogram of the Palaiologi, a dynastic cypher, a motif with four intersecting poles) from the crypt of the basilica of St Demetrios in Thessaloniki. These motifs and the decoration point to a date in the early decades of the 14th century and indicate that the work belongs to a funerary monument associated with a member of the imperial family, who lived in Thessaloniki during that time.

Parmi les sculptures de nos jours exposées dans la crypte de la basilique de Saint-Démétrios à Thessalonique, on voit un petit chapiteau cubique dont le décor comprend d'emblèmes de la famille impériale des Paléologues (Fig. 1, 2a-d)<sup>1</sup>. Les emblèmes et monogrammes du chapiteau sont bien connus dans le monde byzantin. Pour les Paléologues, l'aigle bicéphale et le monogramme de leur nom étaient des signes caractéristiques et profondément attachés à l'idée de pouvoir impérial.

Le savant et infatigable Petros Papageorgiou avait déjà signalé le chapiteau en 1894, dans la construction du balcon de la maison de Georgios Petsiras, située dans le quartier de l'Hippodrome à Thessalonique, «non loin de la porte de Cassandreotikè»<sup>2</sup>. Tout récemment, le chapiteau fut étudié par A. Tzitzibassi, qui en outre signala les similarités

de ses motifs avec ceux d'un fragment d'épistyle du Musée de la Civilisation Byzantine de Thessalonique. Vu les similitudes des thèmes iconographiques des deux pièces sculptées qui les attribue à la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle, elle n'a pas exclu la possibilité de leur appartenance à la construction d'une clôture du chœur d'une église<sup>3</sup>.

Voulant contrôler l'interprétation proposée, je me penchais sur le décor et le monogramme cruciforme du chapiteau. Mes lectures étant radicalement différentes de celles proposées par A. Tzitzibassi<sup>4</sup>, la rédaction de la présente étude m'a paru opportune.

### Répertoire iconographique du chapiteau

D'une hauteur de 18 cm et d'un côté de 24 cm (échine: 14

### Λέξεις κλειδιά

14ος αιώνας, Θεσσαλονίκη, Γλυπτική, Οικόσημα.

<sup>1</sup> (No d'inventaire: ΑΔ 136).

<sup>2</sup> Voir P. N. Papageorgiou, *Unedierte Inschriften von Mytilene*, Leipzig 1900, 26, pl. VI, fig. 43.

<sup>3</sup> A. Tzitzibassi, «Μονόγραμμα των Παλαιολόγων σε γλυπτά της Θεσσαλονίκης», *Μουσείο Βυζαντινού Πολιτισμού Θεσσαλονίκης*

### Keywords

14th century, Thessaloniki, Sculpture, Coat of arms.

12 (2005), 81-91.

<sup>4</sup> P. Androudis, «Παλαιολόγειο κιονόκρανο από την κρύπτη του Αγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης», *Θεσσαλονικέων Πόλις* 3.26 (décembre 2008), 63-66.



Fig. 1. Crypte de la basilique de Saint-Démétrios à Thessalonique. Chapiteau avec emblèmes impériaux des Paléologues.

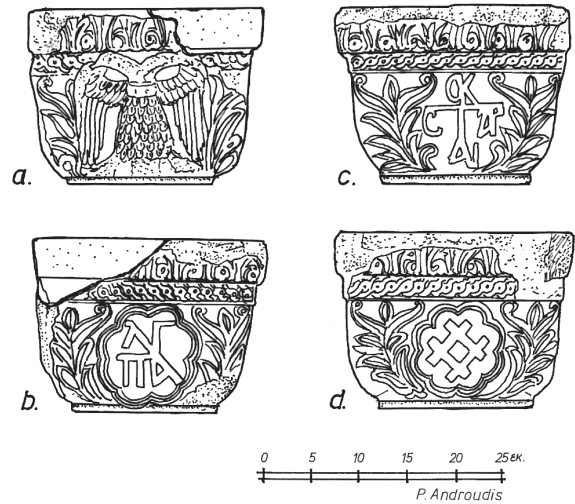


Fig. 2. Les thèmes décoratifs des quatre côtés du chapiteau. a. Aigle bicéphale, b. Monogramme des Paléologues, c. Monogramme déchiffré comme: O KAICAP, d. Motif des quatre barres croisées.

cm), le chapiteau est sculpté dans un bloc de marbre blanc, qui conserve encore de traces de couleur rouge. L'abaque est en état déféctueux. Dans l'abaque du chapiteau fut creusé un tenon rond. Une rangée d'acanthes, avec des œillets, décore l'abaque, tandis qu'une tresse d'entrelacs contourne la partie supérieure de tous les côtés du chapiteau.

Le thème principal de chaque côté du chapiteau est accompagné de feuilles d'acanthé débout, dont les extrémités contournent et rapprochent l'abaque. Les quatre côtés sont décorés par des thèmes différents: on y voit une aigle bicéphale (Fig. 3), un médaillon à huit lobes (Fig. 4) renfermant le monogramme des Paléologues (ΠΑΛΓ), ensuite un monogramme (Fig. 5) et finalement un motif constitué par quatre barres croisées, aussi renfermé dans

une rosace à huit lobes (Fig. 6). Tzitzibassi déchiffra le monogramme de la fig. 5 comme: O (Λ)ACKAPIC et proposa l'identification de ce personnage à un gouverneur de Thessalonique de la deuxième moitié du XIVe siècle<sup>5</sup>. L'aigle a ses deux têtes posées sur un seul cou et les ailes déployées; son plumage est traité avec de lignes verticales. L'aigle occupe tout le côté, interrompt la bande des entrelacs et fut placée de part et d'autre de feuilles d'acanthé sculptées en relief plus bas que celui de l'aigle.

L'image de l'aigle à double tête est devenue sous les Paléologues une sorte de «blason» de la famille impériale. Notons sur ce point que la sorte d'«héraldique» développée sur les confins de Byzance aux XIVe-XVe siècles<sup>6</sup> n'a jamais été soumise aux lois strictes du blason des pays occidentaux. L'empereur grec n'a, aucun temps, octroyé d'ar-

<sup>5</sup> A. Tzitzibassi, op.cit., 88.

<sup>6</sup> Sur la question de l'«héraldique» à Byzance voir G. Typaldos, «Εἶχον οἱ Βυζαντινοὶ οἰκόσημα;», *ΕΕΒΣ* 3 (1926), 206 222; A.V. Solo viev, «Les emblèmes héraldiques de Byzance et les Slaves», *Seminarium Kondakovianum* 7 (1935), 119 164; D. Cernovodeanu, «Contribution à l'étude des origines lointaines de l'Héraldique (Moyen Orient) et son développement du XIIe au XIVe siècles à Byzance et dans le Sud Est Européen», *Genealogica et Heraldica* (Copenhague 1982), 339 358; Idem, «Contributions à l'étude de l'héraldique byzantine et post byzantine», *Actes du XVIe Congrès International d'Études Byzantines, Wien 1981, Akten II/2, JÖB* 32.2

(1982), 409 422; Idem, «L'apparition des armoiries dans le Sud Est Européen», *Les origines des armoiries (Actes du IIe Colloque International d'Héraldique, Bressanone-Brixen, 5-9.X.1981)*, Paris 1983, 49 54; N. Oikonomou, «Εἶχαν οἱ Βυζαντινοὶ οἰκόσημα;», *Δελτίον Εραλδικῆς καὶ Γενεαλογικῆς Εταιρείας Ελλάδος* 6 (1986), 9 20; A. Savvidis, «Notes on Byzantine Heraldry», *Δίπτυχα* 6 (1994 95), 71 77. Voir aussi P. Androudis, «Sur quelques emblèmes héraldiques à Constantinople (XIIIe XVe siècles)», *Περί Θράκης* 2 (Xanthi 2002), 11 42. Les anciennes opinions proposées par A. Hemmerding, «Deux notes d'Héraldique», *BZ* 61 (1968), 304 309, paraissent peu convaincantes.



Fig. 3. Chapiteau. Aigle bicéphale.



Fig. 4. Côté suivant du chapiteau. Monogramme des Paléologues.



Fig. 5. Troisième côté du chapiteau: monogramme (O KAICAP).



Fig. 6. Quatrième côté. Motif des barres parallèles.

moiries à ses sujets. Celles-ci étaient de libre adoption, laissées aux choix du possesseur. De plus, l'ancienne emblématique familiale et locale, généralement stable quant au symbole choisi, ne s'est jamais pliée aux exigences de la loi des émaux et des métaux du blason occidental, pour ne pas parler des meubles de l'écu qui, bien des fois, présentaient un aspect des plus insolites et hétéroclites du point de vue des normes héraldiques classiques<sup>7</sup>.

<sup>7</sup> D. Cernovodeanu, *Contribution à l'étude des origines lointaines*, 344.

<sup>8</sup> J. Touratsoglou, «L'atelier monétaire de Thessalonique au quatorzième siècle après J. Chr.: Le rayonnement d'un centre artistique avant le déclin de l'empire», *L'art de Thessalonique et des Pays Balkaniques et les Courants Spirituels au XIVe siècle*, Belgrade 1987, 185.

Selon J. Touratsoglou, dont nous partageons l'opinion: «C'est à cette époque [fin du XIIIe-début du XIVe siècle] qu'apparaissent pour la première fois l'aigle bicéphale, les grands B, les monogrammes de la famille des Paléologues, l'empereur à cheval, l'empereur sous un arc ou la représentation de la porte des murailles de la ville»<sup>8</sup>.

La signification de l'aigle bicéphale à Byzance est un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre<sup>9</sup>. Son origine est sans

<sup>9</sup> Sur l'image de l'aigle à deux têtes à Byzance voir S. Lambros, «Ὁ δικέφαλος αἰετὸς τοῦ Βυζαντίου», *Νέος Ἑλληνομνήμων* 6 (1909), 433-473; N. Bees, *Zum Thema der Darstellung des zweiköpfigen Adlers bei den Byzantinern*, *Repertorium für Kunstwissenschaft* 35, 1 (1912), 321-330; G. Gerola, «L'aquila bizantina e l'aquila imperiale a

aucun doute orientale<sup>10</sup>. Certains chercheurs ont considéré que le motif était arrivé dans l'Empire byzantin soit par la filière des Turcs Seldjoukides, soit par la filière occidentale, à travers les Balkans. L'aigle à double tête se trouve déjà sous le règne d'Andronic II Paléologue (1282-1328), dans les détails des portraits impériaux (le plus ancien exemplaire datant de 1301)<sup>11</sup>. En même temps, les représentations balkaniques de l'aigle bicéphale sont sensiblement plus tardives que ne l'auraient cru les chercheurs il y a quelques décennies.

Emblème impérial de Byzance, l'aigle bicéphale se rencontre donc, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle dans les habits des empereurs grecs et ceux des leurs fils (despotes, césars). Selon le traité du couropalate Georges Pseudo-Kodinos (composé entre 1347 et 1348)<sup>12</sup>, les aigles (à une ou à deux têtes) étaient très la mode dans la cour byzantine du XIV<sup>e</sup> siècle. Brodées sur les étoffes luxueuses destinées à l'usage de la cour, sur les chaussures des princes et des despotes, sur leurs selles et leurs tentes<sup>13</sup>, elles figuraient aussi sur les selles et les tentes des sébastocrators<sup>14</sup>. L'auteur ne mentionne nulle part que ces aigles avaient une ou deux têtes, mais on peut bien le supposer, vu que les tissus orientaux ou d'inspiration orientale présentent dès le XIII<sup>e</sup> siècle surtout d'aigles bicéphales et non pas d'aigles à une tête. Plus tard, au cours des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, elle apparaît

plus fréquemment dans les détails des fresques (habits des souverains), dans les sculptures, monnaies, étoffes et dans d'autres œuvres qui s'attachent non seulement aux membres eux-mêmes de la famille impériale, amis aussi à leurs associés par de mariages.

Retournons maintenant sur le décor du côté suivant du chapiteau de la crypte de Saint Démétrios, qui comprend en fermé, dans une rosace de huit lobes, le monogramme distinctif des Paléologues (ΠΑΛΓ), formé par les lettres Π, Α, Λ et Γ. Ce monogramme figure dans plusieurs œuvres d'art qui sont plus au moins associées aux membres de la famille régnante (monnaies, manuscrits, sculptures, orfèvrerie, bagues, poterie, voiles funéraires, étoffes, costumes d'apparat, couvertures d'évangiles, reliures en cuir, e.t.c.)<sup>15</sup>.

Ensuite on trouve le côté avec le monogramme cruciforme qui a été déchiffré jusqu'à présent comme (Λ)ACKA-PIC<sup>16</sup>. Quant au monogramme, on pourrait le déchiffrer comme: O KAICAP (les deux lettres A et I sont accolées). Étant donné qu'on a la référence à la dignité du César dont on ignore le nom, on pourrait se demander si le chapiteau n'était accompagné d'un autre identique portant le nom de ce haut dignitaire de la cour byzantine.

Le quatrième côté du chapiteau est décoré, avec le motif des quatre barres croisées ou «bâtons parallèles» (selon l'expression de G. Millet), enfermé dans une rosace iden-

due teste, *Felix Ravenna* 43 (1934), 7 36; A.V. Soloviev, «Les emblèmes héraldiques de Byzance et les Slaves», *Seminarium Kondakovianum* 7 (1935), 119 164; B. Hemmerdinger, *op.cit.*; G. Spyridakis, «Ο δικέφαλος αετός ιδία ως σύμβολον ή ως θέμα κοσμήσεως κατά την βυζαντινήν και μεταβυζαντινήν μέχρι των νεωτέρων χρόνων περίοδον», *ΕΕΒΣ* 39 40 (1972 73), 162 174; A. Fourlas, «Adler und Doppeladler. Materialien zum 'Adler in Byzanz'», *Philoxenia: Prof. Dr. Bernhard Kötting gewidmet von seinen griechischen Schülern* Münster 1980, 97 120; Idem, «Adler und Doppeladler: Kunstgeschichtliche Zeugnisse zum palaiologischen Doppeladler», *Thiasos ton Mouson: Studien zu Antike und Christentum; Festschrift für Josef Fink zum 70. Geburtstag*, Cologne 1984, 179 190; C. Chotzakoglou, «Die Palaiologen und das früheste Auftreten des byzantinischen Doppeladlers», *Byzantinoslavica* LVII (1996), 60 68 et pl. I XII.

<sup>10</sup> Sur les plus anciennes représentations connues d'aigles chez les Seldjoukides de Rûm et les princes Artuqides voir P. Androudis, «Origines et symbolique de l'aigle bicéphale des Turcs Seldjoukides et Artuqides de l'Asie Mineure», *Βυζαντιακά* 19 (Thessalonique 1999), 309 345.

<sup>11</sup> Dans le détail de la miniature du Chrysobulle de Monémvasie qui représente l'empereur Andronic II Paléologue. De même que sur les sceaux et les monnaies le portrait impérial est considéré comme une garantie de l'authenticité et de l'efficacité du document. L'aigle y est illustrée en or, sur champ de gueules, sur les extrémités du *suppedion* en coussin impérial.

<sup>12</sup> Voir *Pseudo-Kodinos, Traité des Offices*, éd. J. Verpeaux, Paris 1966, 35 40.

<sup>13</sup> *Op.cit.*, II, 143.5 145.13. Sur les insignes du despote voir A. Failler, «Les insignes et la signature du despote», *REB* 40 (1982), 171 186.

<sup>14</sup> *Pseudo-Kodinos, op.cit.*, II, 147.14 148.12.

<sup>15</sup> Sur le monogramme des Paléologues voir: J. Irigoin, «Un groupe de reliures byzantines au monogramme des Paléologues», *Revue française d'histoire du livre* 51 (36), Nouvelle série, Paris 1982, 273 285; L. Boura, «Χρυσό δαχτυλίδι της Λασκαρίνας Παλαιολογίνας, 13ος 14ος αι.», dans: *Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Τέχνη* (Catalogue de l'Exposition de 1986 organisée au Musée Byzantin d'Athènes), Athènes 1986, 195, no 213; *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection* (éd. A. Bellinger P. Grierson), Volume five. Michael VIII to Constantine XI 1258-1453, by P. Grierson, Part I. Introduction, Appendices and Bibliography, Washington DC 1999, 93 94. Voir aussi A. Tourta, «Μονόγραμμα Παλαιολόγων από το Γυναϊκόνα στο», *AAA* XIX (1986), 137; C. Bakirtzis, «Urban Continuity and Size of Late Byzantine Thessaloniki» (Dumbarton Oaks Symposium on «Late Byzantine Thessalonike», May 4 6, 2001), *DOP* 57 (2003), 49, fig. 9; J. Irigoin, «Une reliure de l'Athos au monogramme des Paléologues (Stavronikita 14)», dans: *Chrysai Pylai-Zlataja Vrata. Essays presented to Ihor Ševčenko on his Eightieth Birthday by his Colleagues and Students = Palaeoslavica* 10, no 1 (2002), 175 179.

<sup>16</sup> A. Tzitzibassi, *op.cit.*

tique à celle qui porte le monogramme des Paléologues<sup>17</sup>. Le motif en question apparaît pour la première fois dans le monnayage des empereurs grecs de Nicée (sur les monnaies de Jean III Ducas Vatatzès)<sup>18</sup>. Plus tard on le retrouve accompagnant d'autres emblèmes impériaux dans d'autres œuvres (monnaies, manuscrits, e.t.c.) relatives à la famille régnante byzantine<sup>19</sup>. Notons aussi que le motif est souvent représenté avec le monogramme des Paléologues<sup>20</sup>. On l'a signalé sur un *trachy* thessalonicien d'Andronic II Paléologue<sup>21</sup> et sur une autre monnaie thessalonicienne mal attribuée à Manuel II Paléologue, accompagnant le monogramme des Paléologues<sup>22</sup>. Certains chercheurs ont défini ce motif comme un «symbole d'état» ou même «ein monogrammatische Herrschaftzeichen»<sup>23</sup>. Malgré les différentes approches et hypothèses des chercheurs<sup>24</sup>, la signification exacte du motif en question reste encore inconnue.

L'aigle bicéphale est donc le symbole plus connu de l'autorité impériale byzantine, les monogrammes indiquent son ascendance de la famille Paléologue et finalement, les quatre barres croisées sont plutôt une sorte de «blason», qui n'a pas encore été déchiffrée.

Les dimensions modestes de ce chapiteau nous font penser à un chapiteau de *ciborium* ou d'un monument funéraire. Le chapiteau nous rappelle, en ce qui concerne la disposi-

tion des monogrammes, un groupe des quatre petits chapiteaux du premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle en provenance d'Erivalis, à deux heures de marche de Silimvrie<sup>25</sup>. D'après A. Grabar, ces chapiteaux, de nos jours conservés au Musée Archéologique d'Istanbul, pourraient couronner les petits piliers d'une iconostase ou d'un baldaquin qui surmontait un autel ou un tombeau<sup>26</sup>. L'aigle bicéphale apparaît aussi dans les chapiteaux du Musée Archéologique d'Istanbul<sup>27</sup>.

Il est hors de doute que notre chapiteau appartenait à la construction d'un monument funéraire d'un haut dignitaire muni du titre du César et, en jugeant des motifs de son décor, à un membre de la famille impériale. En tout cas, les emblèmes de l'autorité impériale qui figurent sur le chapiteau (monogramme des Paléologues, aigle bicéphale, motif avec des barres croisées) accompagnent le titre du César. Quant à la forme exacte du monument funéraire auquel appartenait notre chapiteau, on n'a aucun indice ou d'autres membres qui pourraient appartenir au même ensemble.

Les seuls indices sur la datation du chapiteau sont la manière plastique par gros plans, les motifs impériaux et leur disposition. La première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle nous semble la date la plus appropriée. Le répertoire décoratif, l'esthétique et le style plaident aussi en faveur de cette data-

<sup>17</sup> G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin*, Paris 1947, 80.

<sup>18</sup> Voir P. Grierson, *op.cit.*, 91.

<sup>19</sup> On retrouve le motif dans la miniature d'un manuscrit de Vatican (Cod. Gr. 1158, fol. 5). Voir H. Belting, «Die uftraggeber der spätbyzantinischen Bildhandschrift», in: *Art et Société à Byzance sous les Paléologues* (Actes du colloque organisé par l'Association Internationale des Études Byzantines à Venise en septembre 1968), Venezia 1971, pl. LXX, fig. 9.

<sup>20</sup> Comme p. exemple dans le fragment d'un *ciborium* du Musée Archéologique d'Istanbul (no d'inventaire: 2771). Voir E. Unger, «Grabungen an der Seraispitze von Konstantinopel», in: *AA, Beiblatt zum Jahrbuch des Archäologischen Instituts*, I/II, 1916, col. 28, pl. 15. On retrouve le motif des barres avec le monogramme de la famille des Paléologues et celui de la famille des Cantacuzènes dans le décor des deux plaques de pseudo sarcophage en marbre du Musée de Mistra (no d'inventaire a) 1772 et b) 418, 662 et 1213 respectivement. Voir G. Millet, «Inscriptions byzantines de Mistra», *BCH* 23 (1899), 142; Idem, *Monuments byzantins de Mistra. Matériaux pour l'étude de l'architecture et de la peinture en Grèce aux XI<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris 1910, pl. 58, fig. 15. Voir aussi A. Bakourou, «Δύο ταφικές πλάκες Καντακουζηνού Παλαιολόγου, πιθανότατα ψευδοσαρκοφάγου», in: *Η Πολιτεία του Μυστρά* (Catalogue de l'Exposition organisée à Mistra, août 2001 janvier 2002), Athènes 2001, 180 182, no 28. Le motif des quatre barres est accompagné par deux monogrammes des Paléologues dans la reliure en brocart d'un manuscrit de la Bibliothèque de l'Escorial. Voir H. Buchtal, «A Greek New Tes-

tament Manuscript in the Escorial Library. Its Miniatures and Its Bindings», in: *Byzanz und der Westen. Studien zur Kunst des europäischen Mittelalters*, Herausgegeben von Irmgard Hutter, Vienna 1984, pl. XXX, fig. 14.

<sup>21</sup> Cf. S. Bendall P.J. Donald, *The Later Paleologan Coinage. 1282-1453*, Bristol 1979, 223, no 28; P. Grierson, *op.cit.*, 91 et *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection* (éd. A. Bellinger P. Grierson), *Volume five. Michael VIII to Constantine XI 1258-1453*, by P. Grierson, *Part II. Catalogue, Concordances and Indexes*, Washington DC 1999, pl. 46, no 820.

<sup>22</sup> Voir S. Bendall P.J. Donald, *op. cit.*, 255, no 1. D'autre part, P. Grierson n'est pas en faveur de l'attribution de cette monnaie à Manuel II (Cf. P. Grierson, *op.cit.*, 91).

<sup>23</sup> W. Seibt, «Monogramm», in: *Reallexicon zur byzantinischen Kunst*, Herausgegeben von Marcell Restle, Band VI, Lieferung 44, Stuttgart 1999, col. 612.

<sup>24</sup> P. Grierson, *op.cit.*, 91 92.

<sup>25</sup> Les chapiteaux ont une hauteur de 16 à 18 cm, longueur d'abaque de 28 à 33 cm et échine de 19 à 23 cm. Voir A. Grabar, *Sculptures byzantines du moyen Âge II (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*, Paris 1976, 136 (pl. CXIV).

<sup>26</sup> *Op.cit.*, 136.

<sup>27</sup> T. Macrides, «Ανέκδοτα βυζαντινά ανάγλυφα του Μουσείου Κωνσταντινουπόλεως», *ΕΕΒΣ* 8 (1931), 333 337, fig. 4, 5, 6.

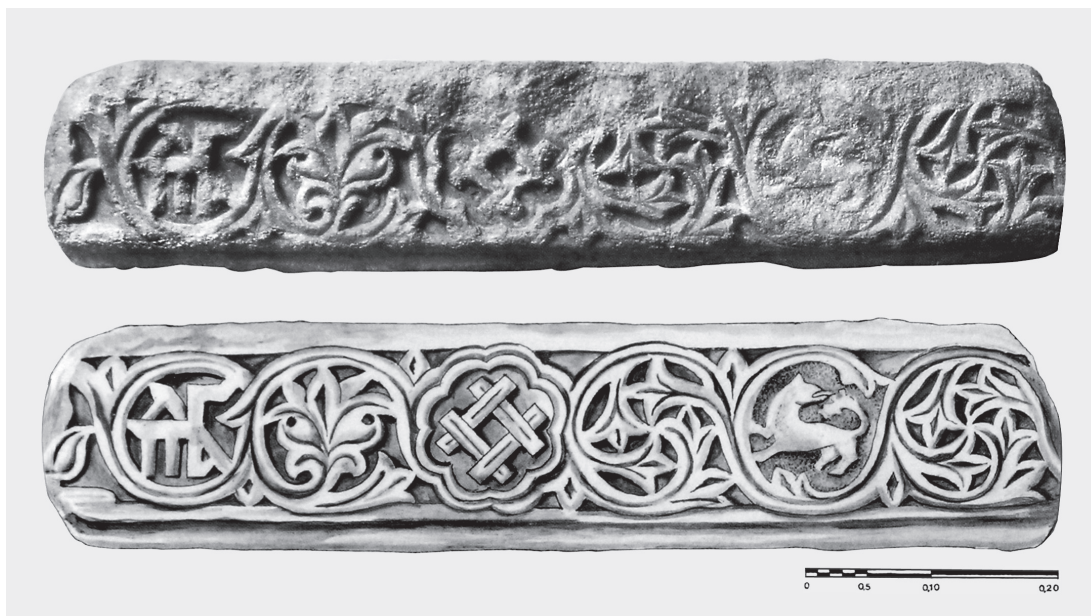


Fig. 7. Musée de la Culture Byzantine de Thessalonique. Épistyle du XIVe siècle (A. Tzitzibassi).

tion. Une rosace à huit lobes identique à celles du chapiteau est sculptée, tant sur l'épistyle du Musée Byzantin de Thessalonique publié par Tzitzibassi (Fig. 7)<sup>28</sup> et sur les impostes de chapiteau des fenêtres bilobées du côté ouest du déambulatoire de l'église des Saint-Apôtres à Thessalonique. Les deux rosaces (Fig. 8) renferment les monogrammes du patriarche Niphon, fondateur de l'église (1310-1314)<sup>29</sup>. Le type de la rosace qui porte le monogramme des Paléologues et les quatre barres pourrait être plus au moins contemporain ou un peu postérieur à ceux des Saints-Apôtres. Le même type de rosace enferme les mêmes emblèmes sur d'autres objets qui sont généralement attribués au XIVe siècle et à la première moitié du siècle suivant<sup>30</sup>.

Quant à l'atelier de sculpture, nous attribuons le chapiteau et le monument funéraire auquel appartenait, à un

atelier local de la ville. Thessalonique au XIVe siècle avait le caractère d'une capitale, situation qui justifie la présence des meilleurs artisans grecs de l'époque, capables de répondre avec succès aux besoins exigeants des souverains et des membres de l'aristocratie qui séjournaient dans la ville. Nous pouvons également supposer que plusieurs artisans, originaires de Constantinople, ont pu venir s'installer à Thessalonique pour y travailler et créer des ateliers, même si Constantinople demeurait le grand centre artistique de l'empire byzantin. Cela explique, quant au domaine de la sculpture monumentale, les similitudes profanes qui présentent quelques sculptures thessaloniennes (p.exemple les deux superbes fragments d'encadrements d'icônes ou des arcosolia de la crypte de Saint-Démétrios)<sup>31</sup>, avec les sculptures des tombeaux à arcosolia de l'église de Chora à Constantinople.

<sup>28</sup> A. Tzitzibassi, *op.cit.* L'épistyle est sculpté dans un bloc de marbre blanc, à gros grains. Sa longueur maximale conservée est environ 84 cm, sa hauteur 18 cm et sa largeur 35 cm (en haut) et 28 cm (en bas).

<sup>29</sup> Voir *H Θεσσαλονίκη και τα μνημεία της*, Thessalonique 1985, 100; A. Liveri, *Die byzantinischen Steinreliefs des 13. und 14. Jahrhunderts im griechischen Raum*, Athènes 1996, 146 147, 226, 235.

<sup>30</sup> Voir P. Kalamara, «Ταινιωτό κόσμημα», in: *To Βυζάντιο ως Οικουμένη* (Catalogue de l'Exposition organisée au Musée Byzantin

d'Athènes, octobre 2001 janvier 2002), Athènes 2001, 124 125, no 49; Idem, «Εννέα μετάλλινα επιγράμματα», in: *To Βυζάντιο ως Οικουμένη*, *op.cit.*, 125 126, no 50. Sur les derniers (diam. 1,5 cm) voir aussi L. Boura, «Εννέα μετάλλινα επιγράμματα από παλαιολόγεια ενδύματα 14ος αι.», dans: *Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Τέχνη*, *op. cit.*, 196 197, no 217 (l'auteur les attribua au XIVe siècle).

<sup>31</sup> A. Grabar, *op.cit.*, 103 104, no 86, pl. LXXIX.

### Commentaire

Au terme de cette analyse, nous sommes devant une œuvre sculptée que toutes les indices m'inclinent à l'attribuer à la construction d'un tombeau d'un membre de la famille impériale qui a décédé et enterré à Thessalonique au cours de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Les sources écrites de l'époque mentionnent au moins deux personnages qui sont qualifiés à notre demande.

Le premier fut Jean, fils aîné de l'empereur Andronic II Paléologue et de son deuxième épouse (1284) Irène (Yolande de Montferrat, fille de Guillaume VII, marquis de Montferrat)<sup>32</sup>. Tout récemment - et contrairement à d'autres chercheurs qui plaçaient sa naissance en 1286 - A. Failler proposa 1289 comme date de naissance de Jean<sup>33</sup>. Irène (1274-1317) entretenait des liens familiaux avec la ville de Thessalonique, car la maison lombarde de Montferrat<sup>34</sup> revendiquait ses anciens droits dans la ville qui les avait obtenus depuis le temps de sa domination latine<sup>35</sup>. L'impératrice, dans l'intérêt de ses fils réclama (selon Nicéphore Grégoras) un partage du territoire impérial entre tous les princes impériaux, d'après le modèle féodal occidental<sup>36</sup>. Andronic II, qui favorisait l'unité de l'empire grec, repoussa obstinément la proposition et rejeta les prétentions de son épouse. Le refus de l'empereur fut l'origine d'une grave brouille; Irène quitta la capitale et se rendit en automne de 1305 à Thessalonique<sup>37</sup>, où elle a résidé jusqu'à sa mort à Drama, en 1317. Avec l'arrivée d'Irène à Thessalonique, commence une autre période de gouverne-

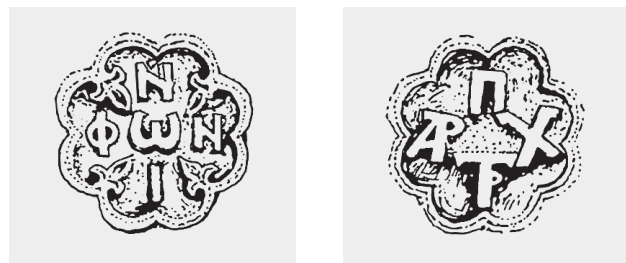


Fig. 8. Déambulatoire de l'église des Saint-Apôtres à Thessalonique. Médailles à huit lobes renferment les monogrammes du patriarche Niphon, fondateur de l'église (*Η Θεσσαλονίκη και τα μνημεία της*, Thessalonique 1985, 100).

ment de la région, plus autonome<sup>38</sup>. Selon Nicéphore Grégoras et Théodore Métochite, l'empereur a investi sa femme des droits souverains plus étendus que ceux que reviennent ordinairement à une despoina<sup>39</sup>. Irène chercha d'assurer le destin de ses enfants et eut recours, selon l'habitude des rois, aux alliances matrimoniales avec des souverains étrangers<sup>40</sup>.

Jean avait reçu le titre du Despote le 22 mai de 1294<sup>41</sup>, par son père Andronic II, après la demande de sa mère Irène. Jean fut investi des pouvoirs du gouverneur de Thessalonique en 1305 (d'après G. Pachymerès et Nicéphore Grégoras)<sup>42</sup> où il mourut au printemps 1307<sup>43</sup>. Le jeune prince (selon Failler, Jean aurait eu dix-huit ans au moment de sa mort)<sup>44</sup> n'a pas laissé d'enfants et fut enterré à Thessalonique. À l'occasion de la mort de Jean, Manuel

<sup>32</sup> Sur se mariage voir A. Failler, «Le seconde mariage d'Andronic II Palaiologos», *REB* 57 (1999), 225 235. Sur Jean voir principalement *PLP* 9, 21475.

<sup>33</sup> A. Failler, *op.cit.*, 231 235.

<sup>34</sup> Petit état du nord ouest de la péninsule italienne. Les marquis et ducs de Montferrat étaient apparentés à la famille royale de France et aux souverains du Saint Empire. Certains membres de la famille participèrent aux croisades et des mariages eurent lieu avec la famille royale de Jérusalem et avec les familles grecques des Comnènes et des Paléologues.

<sup>35</sup> Par le mariage d'Andronic et d'Irène les prétentions des Montferrat à la couronne de Thessalonique s'éteignirent ainsi, car ces droits étaient reportés sur Irène. Dans ce cadre Andronic II chercha à se rapprocher de la Maison d'Anjou en mariant son fils aîné Michel IX à Catherine de Courtenay, petite fille de Baudouin II de Constantinople et héritière de ses droits, projet qui échoua. Sur Irène voir H. Constantinidi Bibicou, «Yolande de Montferrat, impératrice de Byzance», *L'Hellénisme contemporain* 4 (1950), 425 442; *PLP* 9, 21361; D. Nicol, *The Byzantine Lady. Ten portraits 1250-1500*,

Cambridge 1994, 48 58. Voir aussi A. Papadopoulos, *Μια Γενεαλογία των Παλαιολόγων 1259-1454* (trad. de l'édition allemande de 1938), Athènes 2007, 98 99, no 58 et É. Malamut, «Cinquante ans à Thessalonique: de 1280 à 1330», *ZRVI* XL (2003), 263 274.

<sup>36</sup> Grégoras, éd. Bonn, I, 234 f.

<sup>37</sup> Date corrigée par A. Failler («Quelques remarques sur le fascicule 9 du Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit», *REB* 49 [1991], 266).

<sup>38</sup> Voir L. Maurommatis, *Οι Πρότοι Παλαιολόγοι. Προβλήματα πολιτικής πρακτικής και ιδεολογίας*, Athènes 1983, 47 49; J. Barker, «Late Byzantine Thessalonike: Challenges and responses» (Dumbarton Oaks Symposium on «Late Byzantine Thessalonike», May 4 6, 2001), *DOP* 57 (2003), 12 14.

<sup>39</sup> É. Malamut, *op.cit.*, 266 267.

<sup>40</sup> *Op.cit.*, 267 268.

<sup>41</sup> A. Failler, *Quelques remarques, op. cit.*, 267.

<sup>42</sup> É. Malamut, *op.cit.*, 269 270.

<sup>43</sup> Grégoras, éd. Bonn, I, 241.

<sup>44</sup> A. Failler, *Le seconde mariage, op. cit.*, 235.



Philès composa un poème<sup>45</sup> qui donne de renseignements à propos des enfants d'Irène<sup>46</sup>.

Il est évident que la première hypothèse en faveur de Jean ne peut pas être soutenue; le prince, ayant le titre de despote, il ne pourrait nullement s'identifier avec le César<sup>47</sup> (le troisième par rang titre, après celui du despote et du sébastocrator<sup>48</sup>) du monogramme de notre chapiteau. Notons ici que le tombeau de Jean, sans doute était aménagé dans l'une église thessalonicienne, a dû être démonté quand sa sœur Simonide, femme du kralj serbe Stefan Uroš Milutin, a transféré en 1321 les corps de Jean et de leur mère Irène à Constantinople et les ensevelit dans l'église du Pantokrator<sup>49</sup>.

Il faut ici noter que les despotes, sébastocrators et césars sont de simples dignitaires de haut rang et n'exercent en réalité aucune fonction, «οὐδεμίαν ὑπηρεσίαν ἔχουσιν», comme le dit le Pseudo-Kodinos, qui ajoute cependant «ἐὰν μὴ ταχθῶσιν εἰς ἡγεμονίαν», à moins que l'empereur ne leur confie un commandement ou une mission, ce qui était souvent le cas<sup>50</sup>. Sur l'uniforme du César on a le témoignage précieux de Pseudo-Kodinos (milieu du XIV<sup>e</sup> siècle)<sup>51</sup>, qui se réfère aussi à la promotion des sébastocrators et des césars<sup>52</sup>.

Le deuxième personnage qualifié à notre demande fut Michel IX, coempereur<sup>53</sup> et fils d'Andronic II Paléologue et d'Anna de Savoie. Michel, qui séjournait à Thessalonique,

y mourut le 12 octobre de 1320<sup>54</sup> et son corps fut transféré et enseveli à Constantinople. Pourtant, étant donné que Michel IX était couronné coempereur, il ne pourrait pas porter le titre inférieur du César, mais celui du despote, comme d'ailleurs tous les coempereurs de la dynastie Paléologue.

Passons donc aux deux autres fils d'Irène, Théodore et Démétrios. Théodore, fils cadet du couple impérial (naquit en 1291)<sup>55</sup>, a épousé en 1307 la génoise Argentina Spinola et ainsi fut héritier du marquisat de Montferrat<sup>56</sup>. Théodore I de Montferrat mourut le 24 avril 1338 à Trino Vercellese et son fils Giovanni II lui succéda.

Le despote Démétrios Paléologue, après son retour de Serbie, fut gouverneur de Thessalonique à la fin de 1322<sup>57</sup> et en 1327-1328<sup>58</sup>. Démétrios (le nom de son épouse reste inconnu) eût trois enfants, une fille (Irène) et deux garçons, dont on ignore aussi les noms<sup>59</sup>. Il est fort probable que les deux fils de Démétrios ne possédaient eux-mêmes, comme leur père le titre du despote, mais un titre inférieur dans la liste palatiale, probablement celui du César ou du sébastocrator.

On connaît par les sources un autre César de l'époque, Jean Paléologue, gouverneur de Thessalonique (1325-1326) à qui succéda le despote Démétrios. Jean, fils du Constantin Paléologue Porphyrogénète (†1306), frère de l'empereur Andronic II Paléologue, mourut en 1326 à

<sup>45</sup> A. Martini, *Manuelis Philae Carmina inedita ex cod. C VII 7 Bibliothecae Nationalis Taurinensis et cod. 160 Bibliothecae Publicae Cremonensis*, Napoli 1900, 13 17.

<sup>46</sup> D'après Philès, Irène eut sept enfants, cités dans l'ordre suivant: Jean, Simonis, Théodore, Théodora, Isaac, Démétrios et Vartholomaios. Théodora, Isaac et Barthélémy moururent tous petits (voir vers 44 51 du poème).

<sup>47</sup> Sur la dignité du César voir surtout R. Guiland, «Le César», *OCP* 13 (1947), 168 194.

<sup>48</sup> À l'époque des Paléologues la dignité du sébastocrator a été élevée au rang avant celle du César. Voir *Pseudo-Kodinos, op.cit.*, 133 (ch. I. 14 23). Voir aussi le témoignage (après 1341) de Jean Phakrasès dans: S. Lambros, «Ἐκφρασις περὶ τῶν βασιλικῶν ὀφρακίων ὑπὸ Ἰωάννου Φακρασῆ», *Νέος Ἑλληνομνημῶν* 13 (1916), vers 14 16: «Μετὰ τὸν αὐτάνακτα δεσπότης ἐστὶ, /δεύτερον ἀξίωμα σεβαστοκράτωρ/ καὶ καῖσαρ εὐθύς, ὑποβάθρα τοῦ κράτους».

<sup>49</sup> S. Lambros, «Αἱ μονωδίαι Ἀλεξίου τοῦ Λαμπρῶν καὶ ὁ οἶκος Ἀνδρονίκου Ἀ' Παλαιολόγου», *NE* 11 (1914), 371.

<sup>50</sup> *Pseudo-Kodinos, op.cit.*, 167 (ch. III. 3 6).

<sup>51</sup> *Ibidem*, 148 149 (ch. II. 15. 22 16.14).

<sup>52</sup> *Ibidem*, 276 (ch. IX).

<sup>53</sup> *PLP* 9, 21529; A. Papadopoulos, *op.cit.*, 99 100, no 59. Michel IX fut couronné coempereur le 21 mai 1294 (A. Failler, *Quelques remarques, op. cit.*, 267), un jour avant le couronnement de son demi

frère Jean comme despote (voir *supra*). Il est à noter que l'importance grandissante du rang d'empereur associé est un phénomène caractéristique de l'époque des Paléologues. Elle trouve même une expression formelle dans l'égalisation des titres de l'empereur principal et de l'empereur associé.

<sup>54</sup> Du grand chagrin éprouvé à la nouvelle de l'assassinat de son fils cadet à Constantinople, tué par les gens payés par son fils aîné Andronic, le futur empereur Andronic III. Cf. Grégoras, éd. Bonn, I, 277; Cantacuzène, éd. Bonn, I, 13.

<sup>55</sup> Théodore avait quatorze ans, lorsque mourut son oncle Jean I de Montferrat (en 1305). Voir C. Knowles, *Les enseignements de Théodore Paléologue*, London 1983, p. 26.

<sup>56</sup> *PLP* 9, 21465; A. Papadopoulos, *op.cit.*, 102, no 62. Voir D. Zakythinis, «Ο Μαρκίων του Μομφερράτου Θεόδωρος Ἀ' Παλαιολόγος και ο βασιλεύς της Γαλλίας Φίλιππος ο 6ος», *ΕΕΒΣ* 11 (1935), 16 28, ainsi que le tome collectif intitulé: *L'arrivo in Monferrato dei Paleologi di Bisanzio (1306-2006)*. *Studi sui Paleologi di Monferrato*, ed. R. Maestri, Alessandria (Circolo Culturale «I Marchesi del Monferrato»), 2007.

<sup>57</sup> *PLP* 9, 21456; A. Papadopoulos, *op.cit.*, 103, no 63.

<sup>58</sup> Grégoras, éd. Bonn, I, 396.

<sup>59</sup> *PLP* 9, 21456; A. Papadopoulos, *op.cit.*, 103, no 63 (sur Démétrios) et 103 104 (sur Irène).

Skopje, capitale serbe à l'époque<sup>60</sup>. On ignore le lieu de son ensevelissement et si Jean avait de fils (on connaît qu'il avait une fille, Marie qui épousa le roi des Serbes Stefan Uroš III [1321-1331]).

Après cet exposé des données historiques sur la branche de la famille impériale Paléologue qui était installée à Thessalonique, tous les indices m'inclinent donc à attribuer le chapiteau en question dans la construction du monument funéraire d'un de deux fils du despote Démétrios Paléologue. On ignore l'emplacement de ce tombeau et si s'était aménagé à l'intérieur d'une église<sup>61</sup> ou dans sa cour, comme ce fut le cas de quelques tombeaux byzantins de la période tardive<sup>62</sup>. En tous cas, le fait que le chapiteau était visible de tous ses côtés (et non pas de ses trois, comme c'étaient les chapiteaux des deux tombeaux à arcosolia du catholicon du monastère de Chora, à Constantinople, voir

*supra*, note 61), m'incline d'accepter l'hypothèse en faveur d'un monument funéraire, aussi visible de tous ses côtés.

### Conclusion

L'attribution à un atelier byzantin de Thessalonique du chapiteau de la crypte de la basilique de Saint-Démétrios et sa datation dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, confèrent un intérêt à cette œuvre chargée d'histoire qu'il faut en tout cas désormais inclure dans le corpus, malheureusement très restreint, des œuvres byzantines sculptées qui sont associées à la famille impériale des Paléologues. L'attribution du chapiteau à un monument funéraire de la dynastie régnante grecque et plus précisément à l'un de deux fils du despote Démétrios, paraît être une hypothèse assez convaincante.

<sup>60</sup> Grégoras, éd. Bonn, I, 271, 373f, 381, 390, 486; *PLP* 9, 21479; A. Papadopoulos, *op.cit.*, 69-70, no 38.

<sup>61</sup> L'aspect du tombeau pourrait être assez identique à celui du tombeau de Sainte Théodora à Arta. Cf. principalement A. Orlandos, «Ο τάφος της Αγ. Θεοδώρας», *ABME B'* (Athènes 1936), 105-115; T. Pazaras, *Ανάγλυφες σαρκοφάγοι της μέσης και ύστερης βυζαντινής περιόδου στην Ελλάδα*, Athènes 1988, 42, 79-80, 90-91, 170-172, 174-175, pl. 36 γ δ, 37 α δ; A. Grabar, *Sculptures byzantines*, pl. CXXI-CXIII; B. Cvetković, «The investiture relief in Arta, Epiros», *ZRVI* 33 (1994), 103-114; V. Papadopoulou, *Η Βυζαντινή Άρτα και τα μνημεία της*, Athènes 2002, 51-52. Un tombeau à arcosolium et à deux chapiteaux (dont ils ne subsistent plus), celui du Michel Tornikès (†1328) et sa femme, fut aménagé dans la chapelle méridionale du catholicon du monastère de Chora à Constantinople. Voir S. Brooks, «Sculpture and the Late Byzantine Tomb», *Byzantium*.

*Faith and Power (1261-1557)*, Catalogue de l'Exposition au Metropolitan Museum, (N. York, 2004), éd. H. Evans, N. York 2004, 95-96, fig. 4.2 avec dessin de reconstitution. Un autre tombeau à arcosolium et à deux chapiteaux, celui du despote Démétrios Paléologue (†après 1340) et sa femme, fut aussi aménagé dans la même église. Cf. S. Brooks, *op.cit.*, 103 et fig. 4.11 (avec dessin).

<sup>62</sup> Comme ce fut le cas du tombeau à ciborium et quatre chapiteaux de l'empereur de Trébizonde Alexios IV Comnène (1417-1429), aménagé au nord de la cour de l'église de Chrysocéphalos. Voir: A. Bryer and D. Winfield, *The Byzantine Monuments and Topography of the Pontos* (DOS 20), Washington DC 1985, vol. 1, 201 (no 25) et 238 et vol. 2, pl. 151b (photo de 1916). Le monument funéraire en question fut démoli par les Turcs juste après la retraite des troupes russes en 1918 (*op. cit.*, 239). Il faut ici noter que Chrysocéphalos fut l'église funéraire des empereurs de Trébizonde.

ΚΙΟΝΟΚΡΑΝΟ ΜΕ ΕΜΒΛΗΜΑΤΑ ΤΗΣ ΟΙΚΟΓΕΝΕΙΑΣ  
ΤΩΝ ΠΑΛΑΙΟΛΟΓΩΝ ΑΠΟ ΤΗΝ ΚΡΥΠΤΗ ΤΗΣ ΒΑΣΙΛΙΚΗΣ  
ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗΣ

Ανάμεσα στα παλαιολόγια γλυπτά της συλλογής της κρύπτης του ναού του Αγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης ξεχωρίζει και ένα μικρό λεβητοειδές κιονόκρανο, η κάθε πλευρά του οποίου κοσμείται και από ένα διαφορετικό θέμα (δικέφαλος αετός, μονόγραμμα Παλαιολόγων, συμπίλημα, μοτίβο με τέσσερις διασταυρούμενες ράβδους).

Το μονόγραμμα ΠΑΛΓ των Παλαιολόγων και το μοτίβο με τις διασταυρούμενες ράβδους σκαλίστηκαν μέσα σε οκτάφυλλους ρόδακες. Το συμπίλημα διαβάστηκε – κατά την άποψή μας λανθασμένα – ως (Λ)ACKAPIC, γεγονός που οδήγησε και σε περαιτέρω λανθασμένες υποθέσεις και χρονολόγηση του κιονοκράνου στο β' μισό του 14ου αιώνα. Προτείνουμε την ανάγνωση του συμπιλήματος, ως: Ο ΚΑΙCΑΡ. Η αναφορά στο υψηλό στην υστεροβυζαντινή ιεραρχία αξίωμα του Καίσαρος, και η απουσία μνείας του ονόματος του αξιωματούχου στο κιονόκρανο, μας οδηγεί στην υπόθεση ότι το γλυπτό αυτό μέλος θα πρέπει να συνδευόταν τουλάχιστον από ένα ακόμη όμοιό του ως κιονόκρανο, που θα ανέφερε το όνομα του προσώπου. Τα εμβλήματα της αυτοκρατορικής εξουσίας που εικονίζονται στο κιονόκρανο (μονόγραμμα Παλαιολόγων, δικέφαλος αετός, μοτίβο με τις διασταυρούμενες ράβδους) αποτελούν διάσημα

του τίτλου του καίσαρος και διακριτικά της βασιλικής του καταγωγής.

Το κιονόκρανο θα πρέπει λοιπόν να ανήκε στο ταφικό μνημείο ενός μέλους της αυτοκρατορικής οικογενείας, το οποίο είχε πεθάνει και ταφεί στη Θεσσαλονίκη κατά τις πρώτες δεκαετίες του 14ου αιώνα. Οι πηγές μαρτυρούν τουλάχιστον δύο μέλη της βασιλικής οικογενείας που πέθαναν στη Θεσσαλονίκη το διάστημα αυτό: πρόκειται για τον Ιωάννη (†1308), γιό του Ανδρονίκου Β' Παλαιολόγου και της δεύτερης συζύγου του Ειρήνης (Yolande de Montferrat) και τον Μιχαήλ Θ' (†1320), συναυτοκράτορα του Ανδρονίκου και γιό του από την πρώτη του σύζυγο. Τα δύο αυτά πρόσωπα ετάφησαν τελικά στην Κωνσταντινούπολη. Έχοντας υπόψη μας όλα τα ιστορικά δεδομένα και το γεγονός ότι όλα τα παιδιά του Ανδρονίκου και της Ειρήνης έφεραν τον τίτλο του Δεσπότη και όχι αυτόν του καίσαρα, συμπεραίνουμε ότι ο καίσαρας του κιονοκράνου θα πρέπει να ήταν γιός ενός από τα παιδιά του Ανδρονίκου. Με δεδομένο ότι η οικογένεια του Δεσπότη Δημητρίου διέμενε στη Θεσσαλονίκη, πιστεύουμε ότι το κιονόκρανό μας θα πρέπει να ανήκε στο ταφικό μνημείο ενός από τα δύο άρρενα τέκνα του Δημητρίου, για τα οποία δεν γνωρίζουμε ούτε καν τα ονόματά τους.